

La Religion et la Moralité populaire ¹

(Suite et Fin)

Ce sont souvent les pays les plus catholiques qui fournissent le plus de criminels parce qu'ils sont les plus ignorants. En Italie, par exemple, les morts violentes, qui ont atteint parfois le chiffre de 16 pour 100 dans l'ancien Etat romain et dans l'Italie méridionale, sont de 3 et de 2 pour 100 seulement dans la Ligurie et le Piémont. La population de Paris n'est pas, prise en masse, plus immorale que celle de tous les autres grands centres de l'Europe, cependant elle est sans doute la moins religieuse; quelle différence par exemple entre Londres et Paris! Les églises, temples et synagogues de Paris ne pourraient contenir le dixième de la population, et comme ils sont à moitié vides à l'heure des offices, un statisticien peut en conclure avec quelque raison que le vingtième seulement de la population « pratique ». Tandis que Paris ne compte que cent soixante-neuf lieux de culte, Londres en possédait en 1882 douze cent trente et un, — sans compter les assemblées religieuses qui se tiennent dans les parcs, sur les places publiques, jusque sous les viaducs de chemin de fer.

Nous objectera-t-on, en les mettant sur le compte de l'irréligion, les crimes de la Commune de Paris ou ceux de la Révolution française? On pourrait avec plus de vérité rendre la religion responsable des massacres de la Saint-Barthélemy et des Dragonnades, car, dans les guerres des Huguenots, des Vaudois, des Albigeois, la religion était directement en question, tandis que la Commune était une guerre toute sociale: la religion n'y a été mêlée que très indirectement. Cette guerre a son analogue dans les troubles suscités autrefois à Rome par les lois agraires, dans les grandes grèves contemporaines si souvent accompagnées de troubles sanglants, enfin dans toutes les revendications brutales de l'ouvrier et du paysan contre le possesseur de la terre ou du capital. *Remarquons d'ailleurs que, dans toutes ces luttes, le parti le plus fort — qui représentait celui de la société et, prétend-on, celui de la religion, a commis dans la répression des violences comparables à celles des révoltés, parfois moins excusables encore.*

¹ L'Irréligion de l'Avenir, 1 vol. gr. in-8°, Félix Alcan, éditeur, Paris.

Ce qui démoralise les peuples, ce n'est pas tant l'affaiblissement de la religion que le luxe et la paresse des uns, la misère révoltée des autres. Dans la société, la démoralisation vient à la fois du plus haut et du plus bas. Il y a, en effet, deux sortes de révoltés contre la loi du travail: le mauvais ouvrier qui la maudit tout en y obéissant, le noble oisif ou l'enrichi qui la viole. Les choses les plus riches de notre société sont souvent celles dont la vie comporte le minimum de dévouement, d'actions désintéressées et de réelle élévation morale. Pour une mondaine par exemple, les obligations de la vie se réduisent trop souvent à des niaiseries; elle ignore ce que c'est que peiner. Un enfant ou deux (dépasser le nombre trois, c'est le comble de l'immoralité, disait l'une d'elles), une nourrice à promener, un mari auquel il faut être fidèle, au moins dans les limites de la coquetterie, voilà le devoir.

Trop souvent pour les classes hautes, le devoir se réduit à s'abstenir, à n'être pas aussi mauvais qu'on pourrait l'être. Les tentations de faire le mal vont croissant à mesure qu'on monte l'échelle de la vie, tandis que ce qu'on pourrait appeler les tentations de bien faire vont en diminuant. La fortune permet de s'acheter, pour ainsi dire, un remplaçant dans toutes les occasions du devoir: malades à soigner, enfants à nourrir, à élever, etc. La belle chose au contraire que d'avoir, suivant l'expression populaire et si vraie, à *payer de sa personne*, sans repos! La richesse produit trop souvent comme effet une avarice de soi, une restriction de la fécondité morale en même temps que de la fécondité physique, un appauvrissement de l'individu et de la race. La petite bourgeoisie est en fait la classe la moins immorale, et cela parce qu'elle a gardé des habitudes de travail: *mais elle est attirée sans cesse par l'exemple des classes les plus hautes qui mettent leur amour-propre à être inutiles.*

Le reste de moralité qui existe dans la classe bourgeoise tient en partie à l'amour de l'argent; l'argent, en effet, a cela de bon, qu'il faut en général travailler pour l'acquérir. Nobles et bourgeois aiment l'argent, mais de deux façons différentes: les fils des hautes familles ne l'aiment que pour le dépenser et par prodigalité, la petite bourgeoisie l'aime pour lui-même et par avarice. L'avarice est une puissante sauvegarde pour les derniers restes de moralité d'un peuple. Elle coïncide, dans presque tous ses résultats, avec l'amour du travail; elle n'exerce de mauvaise influence que sur les mariages, où la considération de la dot l'emporte sur toute autre, et sur les naissances, dont elle redoute le nombre. Malgré tout, entre la prodigalité et l'avarice, le moraliste est forcé de donner sa préférence à la seconde parce que, ne favorisant pas la débauche, elle ne tend pas à dissoudre la société; toutes deux sont des maladies qui engourdissent et peuvent nous tuer, mais la seconde est contagieuse et gagne de proche en proche. Ajoutons que l'amour de la dépense peut rarement servir à encourager un travail régulier;

il produit plutôt le sursaut au jeu qu'il même au vol: les coups de bourse, en certains cas, sont des vols purs et simples. De là un nouvel effet démoralisateur. Les prodiges seront nécessairement attirés par les spéculations financières plus ou moins véreuses où, sans travail proprement dit, on peut gagner plus que par le travail; l'avare au contraire, hésitera, préférera l'effort au jeu, et son effort sera plus profitable pour la société. En somme, ce qui seul pourrait maintenir une société en bon état, ce serait *l'amour du travail pour le travail*, qu'il est si rare de rencontrer et qu'il faudrait travailler à développer; mais cet amour du travail intellectuel et matériel n'est pas lié à la religion: il est lié à une certaine culture générale de l'esprit et du cœur qui rend l'oisiveté impossible à supporter.

De même pour les autres vertus morales et sociales qu'on nous représente comme irréparables de la religion. En tout temps il a fallu à l'humanité une certaine moyenne de vices comme de vertus; les religions mêmes ont toujours dû se ployer devant les habitudes ou les passions. Si nous vivions au temps de la Réforme, nous verrions des prêtres catholiques soutenir le plus sérieusement du monde que, sans les dogmes catholiques et l'autorité du pape, la société se dissoudrait et périrait. Heureusement l'expérience a prouvé que *la vie sociale pouvait se passer de ces dogmes et de cette autorité; les consciences n'ont plus besoin d'un gardien et se gardent elles-mêmes.*

Un jour viendra, sans doute, où un Français ne se sentira pas plus le désir d'entrer dans une maison de pierre pour invoquer Dieu au son des cantiques qu'un Anglais ou un Allemand n'éprouve dès aujourd'hui le besoin de s'agenouiller devant un prêtre qui tend l'oreille.

M. GUYAU.

La Religion et la Moralité populaire ¹

(Suite et Fin)

Ce sont souvent les pays les plus catholiques qui fournissent le plus de criminels parce qu'ils sont les plus ignorants. En Italie, par exemple, les morts violentes, qui ont atteint parfois le chiffre de 16 pour 100 dans l'ancien Etat romain et dans l'Italie méridionale, sont de 3 et de 2 pour 100 seulement dans la Ligurie et le Piémont. La population de Paris n'est pas, prise en masse, plus immorale que celle de tous les autres grands centres de l'Europe, cependant elle est sans doute la moins religieuse; quelle différence par exemple entre Londres et Paris! Les églises, temples et synagogues de Paris ne pourraient contenir le dixième de la population, et comme ils sont à moitié vides à l'heure des offices, un statisticien peut en conclure avec quelque raison que le vingtième seulement de la population « pratique ». Tandis que Paris ne compte que cent soixante-neuf lieux de culte, Londres en possédait en 1882 douze cent trente et un, — sans compter les assemblées religieuses qui se tiennent dans les parcs, sur les places publiques, jusque sous les viaducs de chemin de fer.

Nous objectera-t-on, en les mettant sur le compte de l'irréligion, les crimes de la Commune de Paris ou ceux de la Révolution française? On pourrait avec plus de vérité rendre la religion responsable des massacres de la Saint-Barthélemy et des Dragonnades, car, dans les guerres des Huguenots, des Vaudois, des Albigeois, la religion était directement en question, tandis que la Commune était une guerre toute sociale: la religion n'y a été mêlée que très indirectement. Cette guerre a son analogue dans les troubles suscités autrefois à Rome par les lois agraires, dans les grandes grèves contemporaines si souvent accompagnées de troubles sanglants, enfin dans toutes les revendications brutales de l'ouvrier et du paysan contre le possesseur de la terre ou du capital. Remarquons d'ailleurs que, dans toutes ces luttes, le parti le plus fort — qui représentait celui de la société et, prétend-on, celui de la religion, a commis dans la répression des violences comparables à celles des révoltés, parfois moins excusables encore.

¹ L'Irréligion de l'Avenir, 1 vol. gr. in-8°, Félix Alcan, éditeur, Paris.

Ce qui démoralise les peuples, ce n'est pas tant l'affaiblissement de la religion que le luxe et la paresse des uns, la misère révoltée des autres. Dans la société, la démoralisation vient à la fois du plus haut et du plus bas. Il y a, en effet, deux sortes de révoltés contre la loi du travail: le mauvais ouvrier qui la maudit tout en y obéissant, le noble oisif ou l'enrichi qui la viole. Les choses les plus riches de notre société sont souvent celles dont la vie comporte le minimum de dévouement, d'actions désintéressées et de réelle élévation morale. Pour une mondaine par exemple, les obligations de la vie se réduisent trop souvent à des niaiseries; elle ignore ce que c'est que peiner. Un enfant ou deux (dépasser le nombre trois, c'est le comble de l'immoralité, disait l'une d'elles), une nourrice à promener, un mari auquel il faut être fidèle, au moins dans les limites de la coquetterie, voilà le devoir.

Trop souvent pour les classes hautes, le devoir se réduit à s'abstenir, à n'être pas aussi mauvais qu'on pourrait l'être. Les tentations de faire le mal vont croissant à mesure qu'on monte l'échelle de la vie, tandis que ce qu'on pourrait appeler les tentations de bien faire vont en diminuant. La fortune permet de s'acheter, pour ainsi dire, un remplaçant dans toutes les occasions du devoir: malades à soigner, enfants à nourrir, à élever, etc. La belle chose au contraire que d'avoir, suivant l'expression populaire et si vraie, à payer de sa personne, sans repos! La richesse produit trop souvent comme effet une avarice de soi, une restriction de la fécondité morale en même temps que de la fécondité physique, un appauvrissement de l'individu et de la race. La petite bourgeoisie est en fait la classe la moins immorale, et cela parce qu'elle a gardé des habitudes de travail: mais elle est attirée sans cesse par l'exemple des classes les plus hautes qui mettent leur amour-propre à être inutiles.

Le reste de moralité qui existe dans la classe bourgeoise tient en partie à l'amour de l'argent; l'argent, en effet, a cela de bon, qu'il faut en général travailler pour l'acquérir. Nobles et bourgeois aiment l'argent, mais de deux façons différentes: les fils des hautes familles ne l'aiment que pour le dépenser et par prodigalité, la petite bourgeoisie l'aime pour lui-même et par avarice. L'avarice est une puissante sauvegarde pour les derniers restes de moralité d'un peuple. Elle coïncide, dans presque tous ses résultats, avec l'amour du travail; elle n'exerce de mauvaise influence que sur les mariages, où la considération de la dot l'emporte sur toute autre, et sur les naissances, dont elle redoute le nombre. Malgré tout, entre la prodigalité et l'avarice, le moraliste est forcé de donner sa préférence à la seconde parce que, ne favorisant pas la débauche, elle ne tend pas à dissoudre la société; toutes deux sont des maladies qui engourdissent et peuvent nous tuer, mais la seconde est contagieuse et gagne de proche en proche. Ajoutons que l'amour de la dépense peut rarement servir à encourager un travail régulier;

il produit plutôt la tendance au jeu, comme au vol: les coups de bourse, en certains cas, sont des vols purs et simples. De là un nouvel effet démoralisateur. Les prodiges se sont nécessairement attirés par les spéculations financières plus ou moins véreuses où, sans travail proprement dit, on peut gagner plus que par le travail; l'avare au contraire, hésitera, préférera l'effort au jeu, et son effort sera plus profitable pour la société. En somme, ce qui seul pourrait maintenir une société en bon état, ce serait l'amour du travail pour le travail, qu'il est si rare de rencontrer et qu'il faudrait travailler à développer; mais cet amour du travail intellectuel et matériel n'est pas lié à la religion: il est lié à une certaine culture générale de l'esprit et du cœur qui rend l'oisiveté impossible à supporter.

De même pour les autres vertus morales et sociales qu'on nous représente comme irréparables de la religion. En tout temps il a fallu à l'humanité une certaine moyenne de vices comme de vertus; les religions mêmes ont toujours dû se plier devant les habitudes ou les passions. Si nous vivions au temps de la Réforme, nous verrions des prêtres catholiques soutenir le plus sérieusement du monde que, sans les dogmes catholiques et l'autorité du pape, la société se dissoudrait et périrait. Heureusement l'expérience a prouvé que la vie sociale pouvait se passer de ces dogmes et de cette autorité; les consciences n'ont plus besoin d'un gardien et se gardent elles-mêmes.

Un jour viendra, sans doute, où un Français ne se sentira pas plus le désir d'entrer dans une maison de pierre pour invoquer Dieu au son des cantiques qu'un Anglais ou un Allemand n'éprouve dès aujourd'hui le besoin de s'agenouiller devant un prêtre qui tend l'oreille.

M. GUYAU.

pelez combien la saison fut dure. On n'en a guère vu d'aussi terribles. Toute la nichée sans le mal abritée, presque pas nourrie, grelottait et sanglotait. L'ainée, une délicieuse gamine de dix ans, désespérée des souffrances qui l'entouraient, s'échappa un matin du côté de la forêt, découvrit du bois sec, laissé à terre, et, toute fière du bien-être qu'elle allait rapporter au foyer douloureux, fit un maigre fagot de brindilles ramassées. Elle revenait alerte quand un garde l'aperçut. Si ce garde eût été un homme, il eût détourné les yeux. Mais c'était un cannibale et il se précipita sur sa proie. Il la saisit par les bras, et non content de lui faire rendre son fardeau, il la conduisit à la prison. La malheureuse innocente avait volé l'Etat ! Volé de trois sous, de deux sous peut-être ? La mère, avertie, voulut la réclamer. Mais, comme elle n'était pas mariée, l'autorité administrative la lui refusa, et la petite créature, qui s'était imaginé justement accomplir une bonne et charitable action, fut traduite devant le tribunal, et des lâches, des drôles, des brutes, qui se donnaient pour des juges, la condamnèrent à être enfermée dans un asile de correction jusqu'à sa majorité.

Et les autres ? Les frères, les sœurs ? Ils sont condamnés pour le même temps à attendre le fagot qui manque devant l'âtre éteint.

* * *

Telle est la justice.

Un filou, qui est quelqu'un, qui porte un nom, qui appartient au « monde », peut soustraire, pour ses plaisirs, une somme considérable. C'est impunément. Il ne sera même pas poursuivi. La police qui l'a coffré lui offrira des excuses, et la magistrature se montrera pour lui pleine d'égards et de prévenances. Il a tous les droits...

Et un petit être, inconnu, bâtard, déshérité, ne se doute pas, comme l'autre, des de-

de la dégradation organique engendrée par la passion dépravée du travail augmentée encore sa répulsion pour toute imposition de travail et pour toute restriction de jouissance.

C'est précisément alors que, sans tenir compte de la démoralisation que la bourgeoisie s'était imposée comme un devoir social, les prolétaires se mirent en tête d'infliger le travail aux capitalistes. Les naïfs, ils prirent au sérieux les théories des économistes et des moralistes sur le travail et se sanglèrent les reins pour en imposer la pratique aux capitalistes. Le Proletariat arbora la devise : *Qui ne travaille pas ne mange pas* ; Lyon, en 1831, se leva pour du plomb ou du travail ; les fédérés de Mars 1871 déclarèrent leur soulèvement ; la Révolution du travail.

A ces déchainements de fureur barbare, destructive de toute paresse bourgeoise, les capitalistes ne pouvaient répondre que par la répression féroce ; mais ils savent que s'ils ont pu comprimer ces explosions révolutionnaires, ils n'ont pas noyé dans le sang de leurs massacres gigantesques l'absurde idée du Proletariat de vouloir infliger le travail aux classes oisives et repues ; et c'est pour détourner ce malheur qu'ils s'entourent de préteurs, de policiers, de magistrats, de géoliers entretenus dans une improductivité laborieuse. On ne peut plus conserver d'illusion sur le caractère des armées modernes, elles ne sont maintenues en permanence que pour comprimer « l'ennemi intérieur » ; c'est ainsi que les forts de Paris et Lyon n'ont pas été construits pour défendre la ville contre l'étranger, mais pour l'écraser en cas de révolte. Et s'il fallait un exemple sans réplique, citons l'armée de la Belgique, de ce pays de Cocagne du Capitalisme ; sa neutralité est garantie par les puissances européennes, et cependant son armée est une des plus fortes proportionnellement à la population. Les glorieux champs de bataille de la brave armée belge sont les plaines du Boynage et de Charleroi ; c'est dans le sang des mineurs et des ouvriers désarmés que les officiers belges trempent leurs épées et ramassent leurs épaulettes. Les nations européennes n'ont pas des armées nationales, mais des armées mercenaires : elles protègent les capitalistes contre la fureur populaire qui voudrait les condamner à des dix heures de mines ou de filature.

Donc, en se serrant le ventre, la classe ouvrière a développé outre la mesure le ventre de la bourgeoisie condamnée à la surconsommation.

Pour être soulagée dans son pénible travail, la bourgeoisie a retiré de la classe ouvrière une masse d'hommes de beaucoup supérieure à celle qui restait consacrée à la production utile, et l'a condamnée à son tour à l'improductivité et à l'a condamnée à son tour à l'improduction et à la surconsommation. Mais ce

1 Le Droit à la paresse. réfutation du Droit au travail de 1848, par Paul Lafargue. — Lille, imprimerie ouvrière, G. Delory, rue de Béthune, 1891.

geurs. Que de millions de champs sont plantés de dents d'éléphants, des fleuves d'huile de coco charrient des paillettes d'or, des millions de culs noirs, nus comme la face de Dufaure ou de Girardin, attendent des cotonnades pour apprendre la décence, des botteilles deschnaps et des bibles pour connaître les vertus de la civilisation.

Mais tout est impuissant : bourgeois qui s'empiffrent, classe domestique qui dépasse la classe productive, nations étrangères et barbares que l'on engorge de marchandises européennes ; rien, rien ne peut arriver à écouler les montagnes de produits qui s'entassent plus hautes et plus énormes que les pyramides d'Egypte : la productivité des ouvriers européens défie toute consommation, tout gaspillage. Les fabricants, affolés, ne savent plus où donner de la tête ; ils ne peuvent plus trouver de matière première pour satisfaire la passion désordonnée, dépravée, de leurs ouvriers pour le travail. Dans nos départements lainiers, on effiloche les chiffons souillés et à demi-pourris, on en fait des draps dits de *renais-sance*, qui durent ce que durent les promesses électorales ; à Lyon, au lieu de laisser à la fibre soyeuse sa simplicité et sa souplesse naturelles, on la surcharge de sels minéraux qui, en lui ajoutant du poids, la rendent friable et de peu d'usage. Tous nos produits sont adultérés pour en faciliter l'écoulement et en abrégier l'existence. Notre époque sera appelée l'âge de la falsification, comme les premières époques de l'humanité ont reçu les noms d'âge de pierre, d'âge de bronze, du caractère de leur production. Les ignorants accusent de fraude nos pieux industriels, tandis qu'en réalité la pensée qui les anime est de fournir du travail aux ouvriers, qui ne peuvent se résigner à vivre les bras croisés. Ces falsifications, qui, pour unique mobile, ont un sentiment humanitaire, mais qui rapportent de superbes profits aux fabricants qui les pratiquent, si elles sont désastreuses pour la qualité des marchandises, si elles sont une source intarissable de gaspillage du travail humain, prouvent la philanthropique ingéniosité des bourgeois et l'horrible perversion des ouvriers qui, pour assouvir leur vice de travail, obligent les industriels à étouffer les cris de leur conscience et à violer même les lois de la malhonnêteté commerciale.

Et cependant, en dépit de la surproduction de marchandises, en dépit des falsifications industrielles, les ouvriers encombrant le mar-